

5^e Année - N° 181.

Le numéro : 30 centimes

4 Avril 1915

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
ÉNERAUX
DU
OURISME

nnement pour la France. 15 Frs.

FP 57

Lord Curzon
MEMBRE DU COMITÉ DE GUERRE

Abonnement pour l'Etranger. 20

Edité par
Le Matin
246
boulevard Poissonnière
PARIS



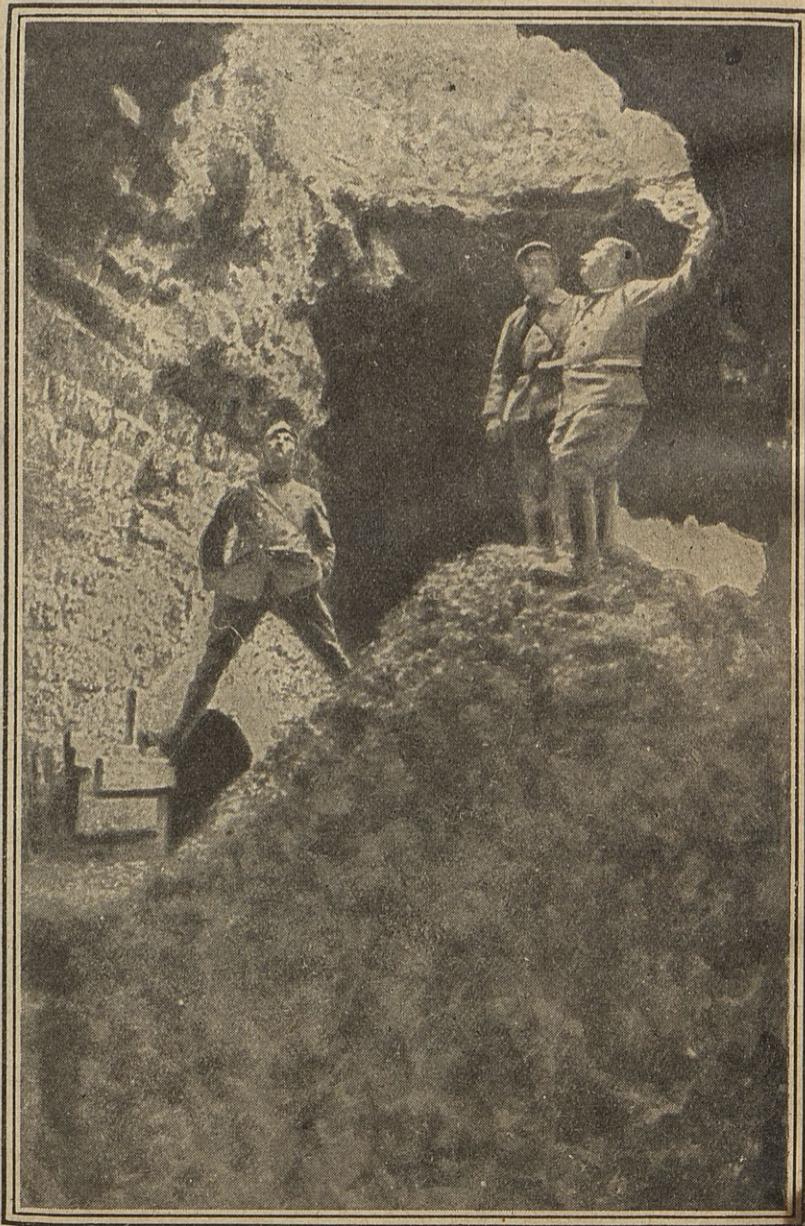
DANS LES RUINES DU FORT DE LA POMPELLE



A travers l'escarpe crevée, on aperçoit la route de Châlons à Reims ainsi que nos premières lignes de tranchées.



Ici était l'entrée du fort et le pont-levis.



En mars, de vives attaques ont été dirigées sans succès par les Allemands contre le fort en ruines de la Pompelle, dont voici quelques vues. Cet ouvrage était un de ceux qui formaient le camp retranché de Reims ; la tradition veut qu'il occupa l'emplacement d'un ancien camp romain, dont on y retrouva certains vestiges. On voit, à droite, une voûte du fort, qui a été crevée par une marmite ; à gauche, la butte de tir du fort.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 21 au 28 Mars



LE 21 mars, à la première heure, les Allemands ont déclenché sur le front britannique la grande offensive à laquelle on s'attendait depuis des mois. La plus formidable bataille que l'on ait vue jusqu'à présent s'est engagée sur un front de 80 kilomètres entre l'Oise (région de la Fère) et la Sensée (région de Croisilles). Un violent bombardement par obus explosifs et toxiques en avait signalé l'imminence. Pendant que sur cette immense étendue se développait la bataille, des actions secondaires, mais assez pressantes, étaient engagées par l'ennemi sur d'autres parties du front occidental. Le haut commandement allemand a fait appel à toutes ses ressources pour livrer cette bataille appelée à durer plusieurs jours, et qui sera peut-être la dernière de la guerre. Plus de 80 divisions ont été engagées dès le premier jour sur le front attaqué, avec l'appui de masses formidables d'artillerie, et incessamment affluent les réserves venant combler les vides causés par les mitrailleuses britanniques.

Les armées allemandes opérant du nord du front d'attaque au sud de Péronne sont celles de von Below et von Marwitz sous les ordres du prince Rupprecht de Bavière. L'armée de von Hutier (celui qui s'empara de Riga en septembre dernier) opère entre l'Omignon, affluent de la Somme, et l'Oise : elle fait partie du commandement du kronprinz impérial, qui comprend les fronts de l'Aisne et de Champagne : c'est cette dernière que les Français, intervenant dans la lutte, le 23, eurent d'abord en face d'eux. Ce général von Hutier est d'origine française.

Les alliés ne se sont jamais dissimulé l'importance du premier choc qu'ils auraient à subir. Français et Anglais ont donc prévu l'éventualité d'un recul de plusieurs kilomètres au début de l'offensive attendue. Ils ont en conséquence préparé en arrière du front actuel des lignes de positions sur lesquelles ils pourront attendre que se manifeste l'épuisement qui doit inévitablement suivre chez l'ennemi un effort considérable. Il est à remarquer que la ruée allemande s'est produite précisément à travers ce territoire que les Boches abandonnèrent il y a un an après l'avoir complètement dénudé, et qui n'offrait absolument aucun point d'appui à la défensive de nos alliés.

L'offensive semble avoir été exécutée selon une conception toute nouvelle : concentration formidable d'artillerie sur toute la longueur du front, canonnade plus spécialement accentuée aux deux ailes, représentant une trentaine de kilomètres ; entre les deux ailes enfin, vingt-quatre heures après, violent assaut par masses accompagnées de canons, sur une longueur de 60 kilomètres. Comme l'avait prévu leur commandement, les troupes britanniques ont cédé devant la poussée, mais en entravant par une défense vigoureuse l'avance de l'ennemi. La poussée allemande s'exerçait avec une égale intensité sur toute la longueur du front : toutefois le repli de nos alliés ne fut pas également accentué dans tous les secteurs. A la date du 24, après quatre jours de combats acharnés, les avant-gardes de l'ennemi avaient atteint la ligne Monchy-le-Preux, Vaucourt, Hénin, Ecouen, Templeux, La Fosse, Péronne, Ham, Tergnier. Le territoire qu'il venait de réoccuper lui coûtait, d'après les témoignages les plus concordants, des pertes incalculables. Il avait progressé, mais il n'avait pas atteint ses principaux buts qui étaient, d'une part, de briser la liaison des armées française et anglaise ; d'autre part, d'obliger la 5^e armée anglaise (général Gough), qui tenait le front à l'ouest de Tergnier, à battre en retraite. Cependant la situation de cette dernière était entre temps devenue critique.

Aussi, dès le 23 mars, les troupes françaises de l'extrême aile gauche de notre front commencèrent-elles à intervenir pour soulager la 5^e armée britannique dont le recul menaçait de livrer aux Allemands l'accès de la vallée de l'Oise. D'autre part ces derniers étaient, le 24, sous les murs de Péronne : ils avaient même passé la Somme au sud de la ville, mais avaient été rejetés sur la rive droite ; ils attaquaient avec une extrême vigueur sur la ligne de la Tortille, et contraignaient nos alliés à leur céder encore du terrain, que ceux-ci du reste leur faisaient payer bien cher.

Il est difficile de suivre en quelques lignes les fluctuations d'une bataille aussi mouvementée : on ne peut ici qu'en marquer les principaux relais. Le 25, après cinq jours de combats acharnés, la partie nord du front attaqué (Croisilles-Bapaume) n'avait pas fléchi. Les Boches avaient

essayé d'étendre leur action jusqu'à Wancourt, au nord de Croisilles, et avaient échoué. La bataille se poursuivait avec une intensité particulière autour de trois centres principaux : le voisinage de Combles, les entours de Péronne, la ligne Nesle-Chauny. Les Anglais tenaient ferme sur la ligne Bapaume-Combles et résistaient avec des fluctuations sur la Somme. A l'aile droite, Anglais et Français s'efforçaient de tenir barrée la vallée de l'Oise devant l'ennemi qui, ayant occupé Ham, marchait sur Guiscard défendu par les Français, pour atteindre Noyon. C'est dans cette région que se faisait la soudure des fronts franco-britannique. Elle est, à l'ouest de l'Oise, accidentée de collines et, à l'est, couverte des forêts d'Ourscamp et de Carlepont, qui en facilitent la défense.

Des communiqués du 26 se dégagèrent l'impression que l'effort des Boches avait atteint son point culminant.

La bataille continuait avec la même aiguille, mais on remarquait un ralentissement des efforts de l'ennemi. Les Anglais avaient évacué la veille Nesle et Bapaume : ils s'étaient établis à l'est de Roye et d'Albert. Ils se battaient avec acharnement devant Albert, pour couvrir la route d'Amiens, qui est à 35 kilomètres de là. Au sud de la Somme, les attaques de l'ennemi, dirigées en même temps contre les Français, qui soutenaient le choc en liaison avec nos alliés, étaient aussi rudes. Les Allemands amenaient divisions sur divisions et devaient prélever ces renforts sur les troupes des autres secteurs.

Quant aux Français, ils avaient jugé prudent d'évacuer Noyon : ils tenaient solidement la rive gauche de l'Oise en amont de cette ville ; ils annonçaient que les Allemands multipliaient leurs attaques sur le front Noyon-Roye-Bray-sur-Somme, sur lequel se maintenait la liaison des fronts alliés. La région à l'ouest de Bray-sur-Somme, en avant de Méricourt, était le théâtre de combats très violents. L'ennemi, cependant, s'il n'était pas au bout de ses efforts, paraissait être définitivement contenu. En résumé, le 26 mars au soir, la situation générale se présentait comme suit : l'offensive se poursuivait dans trois directions principales : vers Boulogne par les armées occupant le secteur d'Arras ; vers Amiens par les armées opérant dans le secteur Combles, Albert, Péronne ; vers la vallée de l'Oise. Le front britannique, à peu près rectiligne, est délimité par la région à l'est d'Albert ; le front français par la ligne Echelle-Saint-Aurin, Beauvais, nord de Lassigny, abords sud de Noyon, rive gauche de l'Oise.

Ces premières journées d'offensive ont fait ressortir une fois de plus les admirables qualités des soldats français et de leurs camarades anglais. Attaqués sur des positions indéfendables par des forces puissantes, incessamment renouvelées, ils n'ont cédé que pas à pas, sans jamais cesser de combattre, un territoire d'ailleurs sacrifié d'avance et que l'ennemi a littéralement couvert de ses morts. En aucun cas ne

s'est démentie leur bravoure dont ils ont donné tant de preuves magnifiques et qui, à n'en pas douter, aura définitivement raison de l'acharnement des hordes allemandes.

NOTRE COUVERTURE

LORD CURZON

Né le 11 janvier 1859, lord Curzon est une des figures les plus connues d'Angleterre ; il a une réputation de grand travailleur et d'homme d'action ; d'une érudition immense, il appartient à la grande lignée des intellectuels anglais.

Lord Curzon a été vice-roi des Indes de 1898 à 1906, puis secrétaire d'Etat aux affaires étrangères.

La guerre actuelle devait lui donner une nouvelle occasion de mettre au service de son pays ses brillantes qualités. Président de l'administration aérienne en mai 1916, il devenait au mois de juillet suivant membre du Comité de défense.

Lorsque M. Lloyd George prit le pouvoir, un « Comité de guerre » de cinq membres fut constitué au mois de décembre 1916 ; à côté du premier ministre siégeaient lord Curzon, M. Bonar Law, Arthur Henderson et lord Milner. C'est un conseil suprême qui siège en permanence et résout toutes les questions urgentes.

Le mystère du canon qui bombarde Paris

Lorsqu'on annonça l'autre jour qu'un canon à longue portée bombardait Paris à plus de 100 kilomètres de distance, le public fut étonné, mais moins que les balisticiens de profession à qui leurs calculs n'avaient jamais indiqué la possibilité d'un pareil phénomène. Puis, comme nous ne sommes plus au moyen-âge, à l'époque où quand un fait était contraire à une doctrine c'était le fait qui avait tort, on chercha des explications. Et, comme il arrive toujours quand on n'est pas très bien renseigné, on en produisit beaucoup. Nous voudrions ici dire un mot des moins invraisemblables et exposer finalement celle qui nous paraît la plus probable.

Tout d'abord, certains ont pensé à des projectiles jetés par avions. Mais la direction constante des trajectoires, comme aussi l'espacement régulier des coups, et aussi la nature des projectiles dont les parois étaient rayées et très épaisses (ce qui leur enlevait de leur capacité en explosif bien inutilement, s'il s'agissait d'un projectile simplement lancé dans l'air), tout cela démontrait qu'il s'agissait bien d'un projectile lancé par un canon, d'un obus.

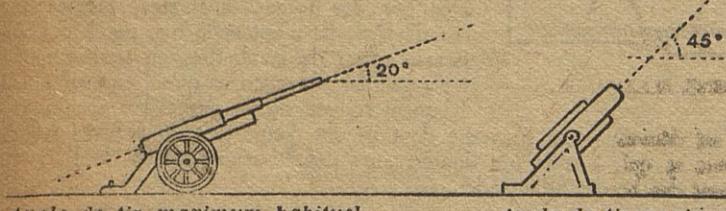
On a émis l'idée que ce canon pourrait être placé sur un zeppelin au-dessus des lignes allemandes. Mais cette hypothèse soulève de grandes difficultés mécaniques à cause du poids de la pièce et du recul.

On ne peut pas s'arrêter davantage à la supposition, faite par beaucoup de gens, d'un souterrain venant des lignes allemandes et ayant une cinquantaine de kilomètres de long et au bout duquel le canon fantôme sortirait périodiquement pour tirer. Les environs de Paris ne sont nulle part assez déserts pour que le bruit des départs ne fût pas perçu dans le voisinage et donc, si tout ça était vrai, « ça se saurait », comme dit l'autre.

Finalement, il faut en arriver à l'hypothèse d'un projectile lancé des lignes allemandes elles-mêmes et qui doit subir une violente percussion au départ, comme le prouve l'épaisseur de ses parois et leurs rayures. Cette épaisseur, nuisible, comme nous l'avons dit, à l'efficacité du projectile, exclut l'hypothèse que celui-ci soit une sorte de torpille aérienne automotrice dans le genre d'une fusée, ou portée par ballonnet. La précision relative des tirs exclut également cette dernière hypothèse.

Il reste que le projectile ne peut être lancé que par un canon et avec une grande vitesse initiale. Celle-ci est ce qui nécessite des parois assez épaisses pour résister à la percussion formidable du départ. C'est pour le même motif que les obus des canons ont des parois beaucoup plus épaisses et partant moins d'efficacité explosive que les projectiles à faible vitesse des mortiers de tranchée. Mais il y a une autre raison qui a obligé à donner à cet obus mystérieux des parois épaisses, c'est qu'il fallait qu'il fût aussi lourd que possible, car, à dimension et à vitesse initiale égales, un obus porte d'autant plus loin qu'il est plus lourd. La densité de la tolite, de la mélinite et des autres explosifs est environ cinq fois plus faible que celle de l'acier. C'est pourquoi les Allemands ont été obligés de ne mettre qu'une toute petite charge d'explosifs dans les obus lancés sur Paris.

Pourachever cet exposé il ne nous reste plus qu'à montrer, et c'est là le point le plus délicat, comment un canon peut lancer à plus de 100 kilomètres de distance de pareils projectiles. On a émis à ce sujet diverses hypothèses : on a pensé notamment que l'obus pouvait avoir été muni d'un dispositif déjà étudié chez nous, sous le nom de fusée Chilowski. Ce dispositif, dont la presse a déjà parlé, consiste à munir les obus d'une fusée spéciale qui les enveloppe continuellement d'une atmosphère de gaz chauds que l'obus emporte avec lui. De cette manière,



l'obus au lieu de heurter à chaque instant et directement les couches d'air qui s'opposent à son avancement en est séparé par une couche gazeuse qui joue en quelque sorte le rôle de lubrifiant. Cette idée, qui avait paru *a priori* paradoxale à beaucoup de balisticiens, a en fait donné des résultats tout à fait surprenants et dont on a déjà parlé lors des expériences faites à son sujet au ministère des inventions.

Toutefois, je suis à peu près convaincu que ce n'est pas grâce au procédé Chilowski que les Allemands ont pu bombarder Paris ; je pense qu'ils ignoraient ce procédé, et c'est pourquoi il est profondément regrettable que la presse ait pu en parler comme elle l'a fait. Mais passons, car notre rôle n'est pas de jouer ici les Fouquier-Tinville. À mon avis, les Allemands ont simplement, pour faire ce tir, appliqué avec plus d'extension le procédé qui leur avait permis de bombarder à distance Dunkerque, puis beaucoup d'autres villes. On se souvient que lorsque Dunkerque fut bombardé à 38 kilomètres de distance, la plupart des techniciens s'étonnèrent et pour un peu eurent crié à l'impossibilité.

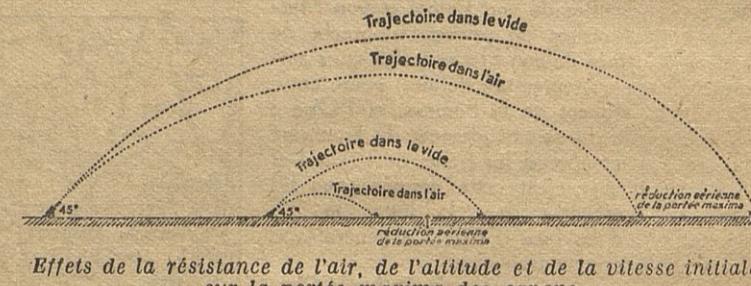
Pourtant il n'y avait dans ce tir sur Dunkerque, comme on ne tarda à s'en apercevoir, rien, absolument rien que des choses connues, qu'on n'avait pas jusque-là songé à combiner ensemble. Jusque-là, il y eut en artillerie — il y a comme cela des dogmes injustifiables,

mais admis néanmoins sans discussion — que les tirs sous de grands angles, les tirs courbes, comme on dit, devaient être faits uniquement avec des pièces à faible vitesse initiale, obusiers et mortiers, les pièces à grande vitesse initiale ne devant tirer que de plein fouet dans des directions peu inclinées sur l'horizontale. C'est, en effet, ainsi que cela se passait dans la pratique et en particulier les pièces à très grande vitesse initiale (pièces de marine, pièces de côté) étaient disposées dans leurs tourelles pour ne tirer que dans des directions presque horizontales.

Or, qu'ont fait les Boches pour bombarder Dunkerque ? Ils ont tout simplement fait du tir courbe, avec une pièce à très grande vitesse initiale. En installant à terre, sur un affût spécial, une pièce de marine de 380 mm et en la faisant tirer comme un obusier sous un angle d'environ 45°, ils ont ainsi réussi à bombarder Dunkerque à 38 kilomètres de distance.

Comment les artilleurs et les balisticiens n'avaient-ils pas prévu cela ? C'est qu'ils faisaient toujours leurs calculs en supposant à peu près constante la densité de l'air, ce qui est à peu près vrai, étant données les faibles altitudes auxquelles parviennent les projectiles des obusiers. Mais il n'en était plus de même dans le cas d'un projectile lancé sous un angle de 45° à la vitesse initiale énorme de plus de 800 mètres à la seconde, qui est à peu près celle du 380. Dans ce cas, l'obus devait très rapidement parvenir dans les hautes régions de l'atmosphère, régions où la densité de l'air est devenue très faible et où l'air est donc beaucoup moins résistant et où la trajectoire de l'obus devient presque ce qu'elle serait dans le vide.

Or, on peut calculer très exactement quelle serait la portée de n'importe quel obus dans le vide, c'est-à-dire dans le cas où la résistance de



Effets de la résistance de l'air, de l'altitude et de la vitesse initiale sur la portée maxima des canons

l'air ne viendrait pas, comme elle fait, écourter sa trajectoire. Cette portée maxima dans le vide ne dépend que de la vitesse initiale ; elle serait d'environ 28 kilomètres avec le 75, d'environ 64 kilomètres avec une vitesse initiale de 800 mètres à la seconde, d'environ 144 kilomètres si cette vitesse est de 1.200 mètres et d'environ 256 kilomètres avec une vitesse de 1.600 mètres à la seconde.

La portée maxima réelle est en réalité beaucoup plus faible à cause de la résistance de l'air. Celle-ci réduit, par exemple, des deux tiers la portée du 75 et d'un tiers seulement celle du 380 (puisque la portée réelle est de 38 kilomètres, celle dans le vide étant de 64 kilomètres). Si la portée est moins réduite pour le 380 que pour le 75, cela tient certainement en partie à ce que l'obus de 380 étant beaucoup plus lourd conserve mieux sa vitesse, mais cela tient aussi certainement, comme l'ont remarqué Nordmann et, après lui, Georges Claude, à ce que, lancé bien plus vite que l'obus de 75, celui de 380 atteint des régions plus élevées de l'atmosphère où la résistance de l'air devient presque nulle comme celle du vide.

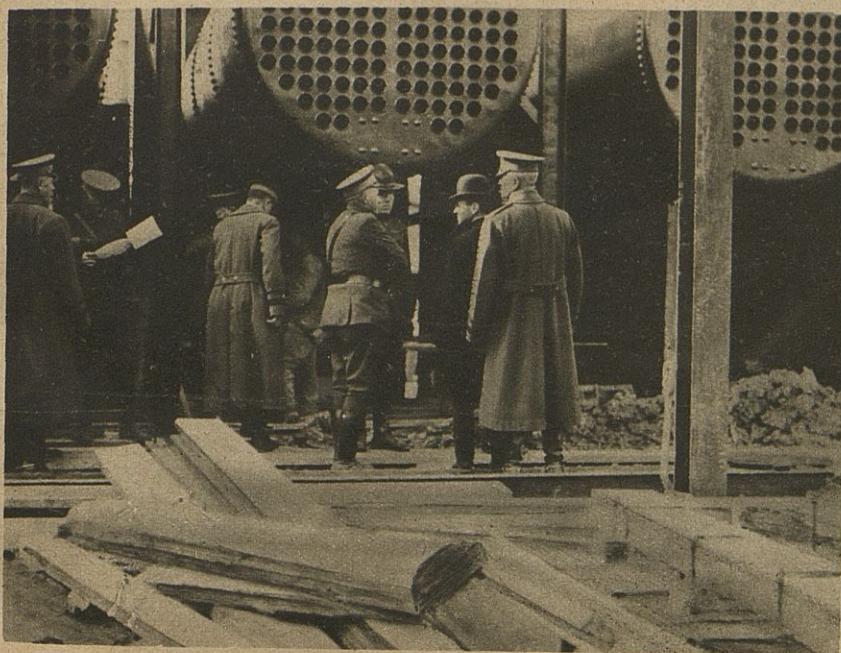
Si on augmente encore la vitesse initiale, qu'arrivera-t-il ? Assurément la résistance des couches basses de l'atmosphère sera augmentée puisqu'elle croît beaucoup avec la vitesse ; mais l'obus, en 3 ou 4 secondes, aura franchi ces couches basses et ensuite il voyagera dans des régions élevées où l'effet précédent sera largement compensé et où l'obus pourra librement allonger sa trajectoire et sa portée. Nous manquons trop de données précises sur les hautes couches de l'atmosphère pour pouvoir calculer exactement la grandeur de cet effet, mais je suis convaincu qu'il suffit à expliquer le bombardement de Paris à longue portée, étant entendu qu'il faut néanmoins un obus assez gros et lourd pour qu'il ne risque pas, comme une balle ou un obus de 75, de retomber avant d'avoir pu traverser les couches basses de l'air.

Il doit suffire dans ces conditions, comme on peut le calculer approximativement, de donner à l'obus de 240 une vitesse initiale de 1.300 ou 1.400 mètres à la seconde (ce qui correspond à des portées dans le vide de 170 à 196 kilomètres) pour expliquer le bombardement de Paris. Or, des vitesses initiales de 1.200 mètres ont été réalisées depuis de longues années dans certaines petites pièces de marine, comme le 65 mm. Réaliser des vitesses de même ordre ou même un peu plus grandes dans une pièce de 240 mm n'a été qu'un problème difficile mais non insoluble de métallurgie, la solution dépendant de l'acier employé, du frottement et de la longueur du tube qui doit être très grande.

Enfin, les Allemands ont ajouté à cela un artifice qui n'est que la réalisation d'une vieille idée française, comme le prouve l'examen des éclats. Ils ont substitué à la ceinture de cuivre, qui se rayait à force contre les rayures du canon, des rayures creusées d'avance dans la paroi externe d'acier de l'obus. On obtient ainsi les avantages suivants : 1° l'effet de forcement de la ceinture, qui tendait à ralentir la vitesse initiale pour une charge de poudre donnée, est supprimé et partant cette vitesse augmentée ; 2° l'obus étant mieux guidé dans la pièce et y tournant plus vite est mieux assuré sur sa trajectoire à la sortie et par conséquent n'a pas les mouvements de balancement qui, dans les tirs ordinaires, augmentent beaucoup la résistance de l'air pendant le trajet.

Et voilà expliqué à peu près le mystère du canon fantôme qui bombarde Paris. Il n'y a rien d'étonnant dans tout cela que les étonnements des balisticiens.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AMÉRICAIN EN FRANCE

*M. Baker causant chez nous avec des enfants.**Le général Pershing montrant des travaux.**Dans un de nos ports, M. Baker, le général Pershing et le général Walsh passent en revue le piquet d'honneur.*

M. Baker, l'actif ministre de la guerre des Etats-Unis, est venu récemment visiter les troupes américaines en France. Il a poussé son inspection jusqu'aux tranchées de première ligne, où il a reçu le baptême du feu parmi les combattants. Ces photographies fixent quelques épisodes de son voyage. Ici, à gauche, M. Baker examine des appareils frigorifiques nouvellement installés pour l'armée ; à droite, c'est l'interrogatoire d'un Boche fait prisonnier par des Sammies.



VUES PRISES PENDANT LA RELÈVE A NIEUPORT



Sur la route, bouleversée par de continuels bombardements, de Nieuport à Saint-Georges, le piéton et le roulier s'arrêtaient volontiers naguère au cabaret des « Quatre-Evangélistes ». De cette auberge accueillante il ne reste depuis longtemps que les murs, entre lesquels nos soldats avaient établi un poste d'observation.



En raison de sa position importante sur le front, Nieuport est continuellement en butte aux bombardements de l'ennemi ; canons et avions laissent peu de répit à ses défenseurs. Aujourd'hui ce sont les Belges qui ont la tâche de repousser les attaques des Boches à Nieuport ; le jour où ils ont relevé nos troupes qui occupaient le secteur, cet

NOS LIGNES EN AVANT DE VERDUN

UNIVERSITÉS DE PARIS
7
B.D.I.C.



Un poste d'écoute dans le secteur du bois le Chaume.



Le cimetière de Bras. Au loin nos premières lignes.



Tranchée boche nettoyée par nos poilus le 13 mars.

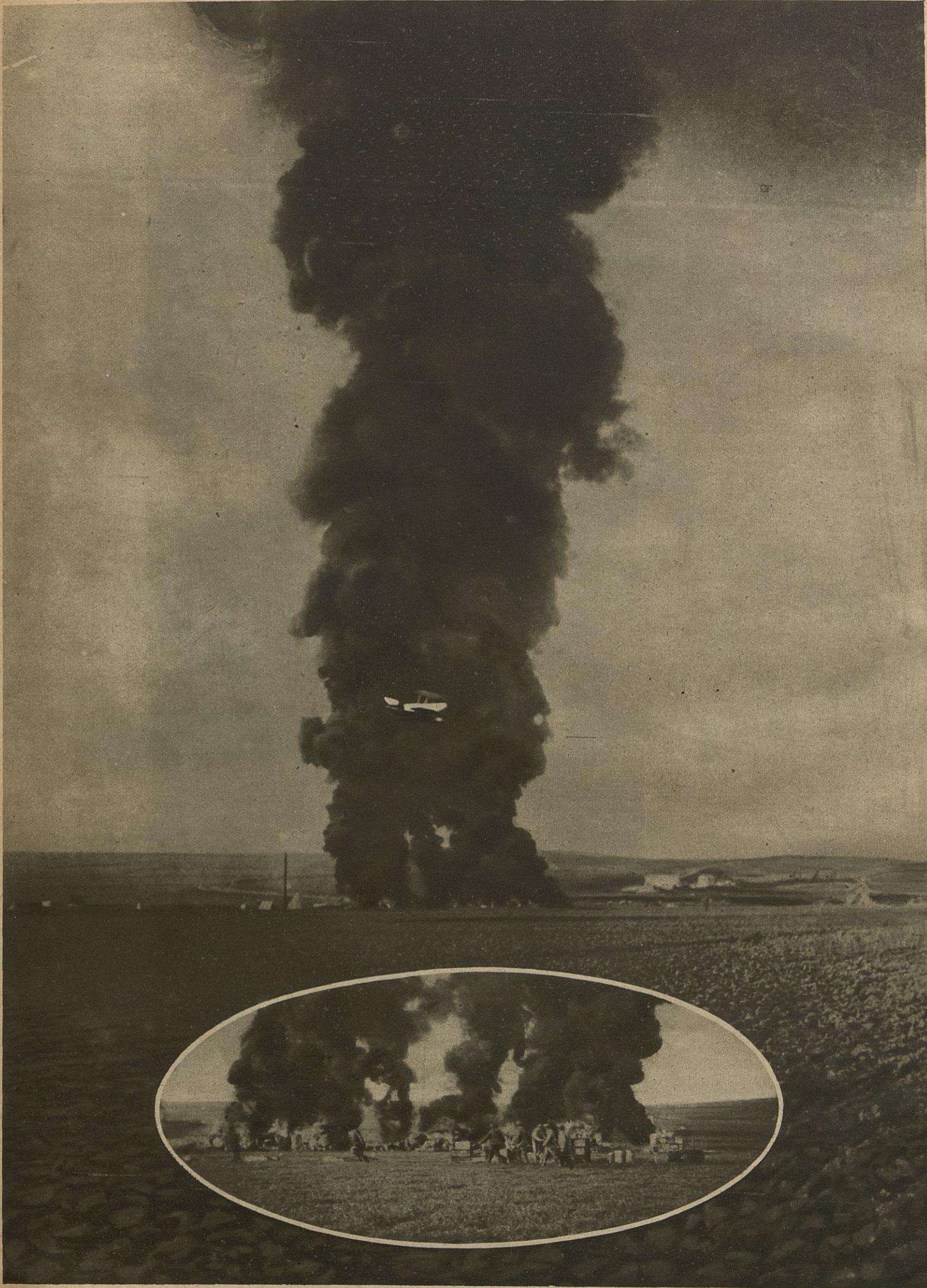


Transport d'un officier très grièvement blessé.



Les combats ne cessent guère sur le front devant Verdun ; presque toujours ce sont nos troupes qui en prennent l'initiative et de hardis coups de main leur permettent de ramener des prisonniers, rendant ainsi possible l'identification des divisions allemandes qui leur sont opposées. En bas, une vue du fort de Douaumont dans son état actuel :

L'INCENDIE D'UN DÉPOT D'ESSENCE A MONASTIR



Un incendie s'est récemment déclaré, à Monastir, dans un de nos dépôts d'essence. Une immense colonne de flammes et de fumée, qui s'élevait du théâtre du sinistre, se voyait à une distance considérable. On remarque sur la photographie un de nos avions qui passait devant la fumée au moment où elle était le plus dense. Dans le médaillon, nos braves poilus travaillent à préserver de l'incendie les caisses encore indemnes.

PARIS SOUS LE BOMBARDEMENT



La foule cherche en vain des « Goths » dans le ciel.



Jeunes femmes sur le boulevard pendant le bombardement.



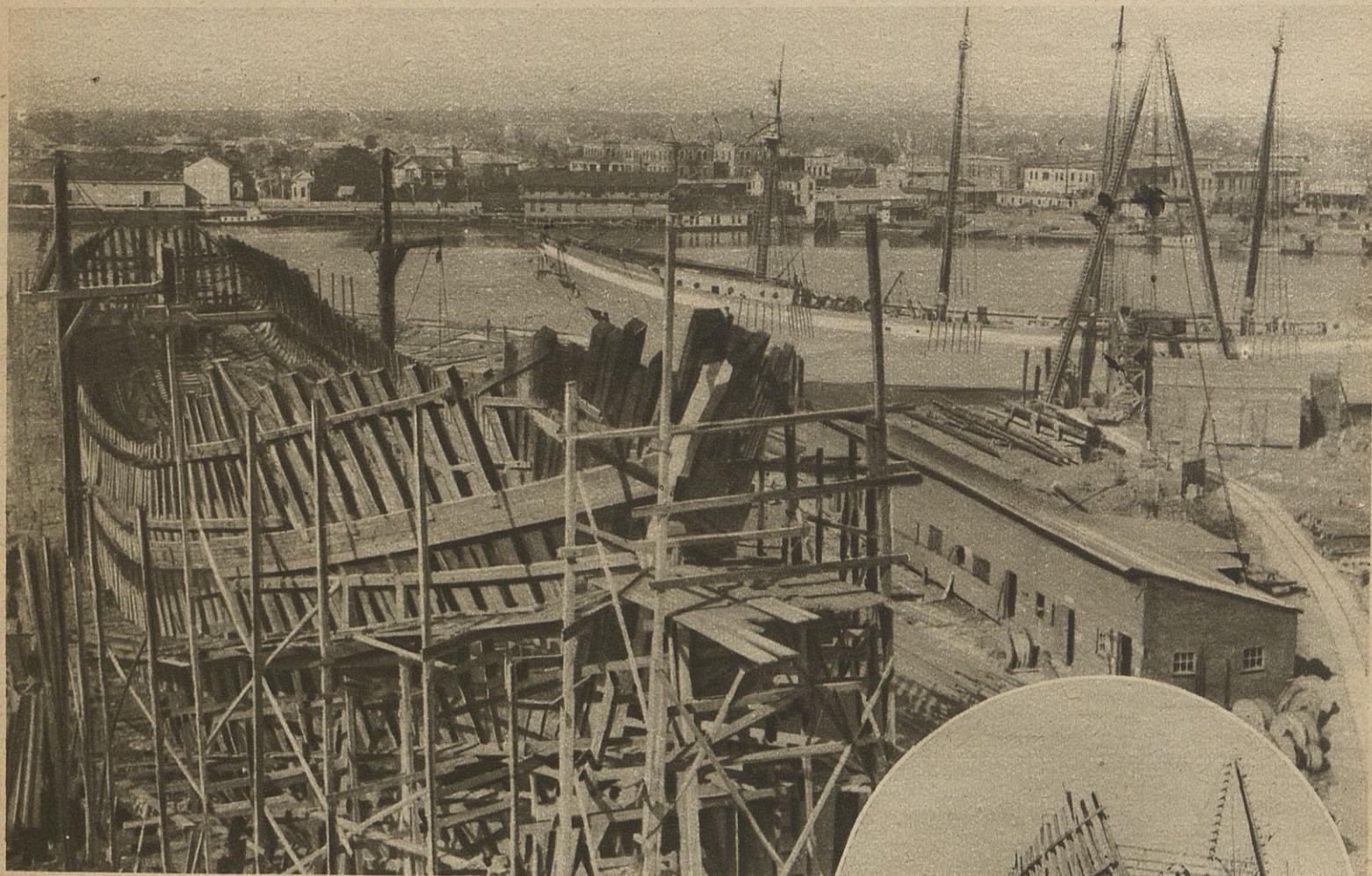
Près d'une maison bombardée, des passants cherchent des débris du projectile sur la chaussée.



Les Allemands ont bombardé Paris au moyen de grosses pièces tirant du massif de Saint-Gobain, soit à environ 120 kilomètres de la capitale. Le premier coup de canon fut tiré le samedi matin 23 mars ; vingt-sept obus tombèrent le premier jour ; vingt-quatre le lendemain et huit le lundi. La population parisienne n'en fut pas effrayée et la vie a continué comme à l'ordinaire. Voici un gardien de la paix donnant l'alerte et à droite les pompiers sonnant la « berloque ».



LES CONSTRUCTIONS NAVALES AUX ÉTATS-UNIS



Ces chantiers navals sont parmi les plus actifs des Etats-Unis. En quelques semaines on y construit de toutes pièces un cargo de fort tonnage. Dans le médaillon : un voilier en cours de construction.



Pour conjurer la crise du tonnage causée par les torpillages, les Américains se sont attachés, avec la décision qui les caractérise, à la construction d'une immense flotte de cargos en bois, si nombreuse qu'elle formera, disent-ils, un pont sur l'Atlantique entre les Etats-Unis et l'Europe. On peut être sûr que les navires sortis de leurs chantiers

LA FOLIE D'UN ROI

Par JEAN DE LA HIRE

III LES CHACALS (Suite)

Le Dr von Gudden lut lentement :

« Nous déclarons à l'unanimité :

» Que l'esprit de Sa Majesté le Roi est parvenu à un état de trouble très avancé ; que Sa Majesté souffre de cette forme de maladie mentale, bien connue par expérience des médecins aliénistes, et qu'on nomme *Paranoia* ;

» 2^e Considérant la nature de cette maladie, son développement lent et continu et sa longue durée, qui comprend déjà un assez grand nombre d'années, nous devons la déclarer incurable, et l'on peut même prévoir que, de plus en plus, Sa Majesté perdra les forces intellectuelles ;

» 3^e La maladie ayant complètement détruit chez Sa Majesté l'exercice du libre arbitre, il faut la regarder comme incapable de conserver le pouvoir, et non pas pendant une année seulement, mais durant le reste de sa vie.

» Fait à Munich, le 1886.

» Signé : Dr von Gudden, Hogen, Grashay, Habrich. »

Avant lu, le Dr Gudden replia le papier, le mit dans sa poche et regarda le prince Luitpold. Les yeux des quatre seigneurs bavarois suivirent la même direction. Et l'inconnu, lui aussi, se tourna vers le prince.

Alors Luitpold vit qu'il ne pouvait plus se taire. Il était l'oncle du roi que l'on décrétait de folie. Il serait, il voulait être, il était de droit son successeur. Il ne pouvait paraître plus longtemps se tenir au-dessus d'un conciliabule à l'issue duquel il était le plus intéressé.

Il fit un geste des deux mains qui pouvait signifier l'abandon à la destinée, et il dit, la voix tremblante d'une hypocrite douleur, ou peut-être de l'émotion très vraie de réaliser enfin, à soixante-cinq ans, l'ambition de toute sa vie :

— Mon cher Prince, et vous, Messieurs, mes amis, je ne puis, hélas ! que m'incliner devant la déclaration trop véridique de M. le savant Dr Gudden. Et je suis prêt à porter, de toutes mes forces dévouées à mon pays, le lourd fardeau de la couronne que ne peut plus soutenir la tête vacillante de mon infortuné neveu...

Alors, l'inconnu se dressa et, la main droite levée très haut, il prononça :

— Vive le roi Luitpold de Bavière !

Les seigneurs et le médecin bondirent.

Mais, d'un geste qui émanait déjà d'un souverain, le prince Luitpold calma ses complices. Ils s'assirent, le visage animé, joyeux, les yeux brillants. Et l'inconnu reprit d'un ton bref :

— L'action sera telle : *primo*, notifier à Louis II sa déposition et l'interner dans un de ses châteaux ; *secundo*, notifier aux Bavarois, par une proclamation, la déposition du roi et l'accession au trône du roi nouveau *tertio*, faire ratifier par les Chambres le fait accompli.

« Vous portez-vous garants, Messieurs, que ces trois actes successifs s'accompliront sans émeute populaire et sans opposition grave de la presse et des Chambres ?

Ce fut Luitpold qui répondit :

— Le peuple bavarois ne connaît presque plus mon neveu et s'est complètement détaché de lui. La presse est dans la main du comte Toerring. Les Chambres n'ont aucune volonté.

Et il ajouta, non sans orgueil :

— La Bavière est prête, grâce à nous, mon cher prince !

L'inconnu s'inclina.

— Il ne reste plus qu'à fixer les dates, dit-il.

— Mettons le 8 juin ! fit Luitpold.

— Va pour le 8 juin ! acquiesça l'inconnu.

— Alors je date la déclaration, dit le Dr Gudden.

Et au bas du papier, le docteur écrivit : « 8 juin. »

— Maintenant, Messieurs, reprit l'inconnu, réglons les détails. Comment agissons-nous ?...

Fritz ne devait jamais savoir lequel des seigneurs bavarois répondit à cette question, ni quelle fut cette réponse. Car, à l'instant où l'inconnu interrogeait, le valet de chambre du comte Durckheim-Montmartin s'entendit appeler d'une voix assourdie.

Il regarda vers le sol et, dans la clarté de la lune, il vit Edwige, sa fiancée. Elle faisait de grands gestes d'appel. Son visage, qu'il voyait distinctement, exprimait une grande terreur.

Il ne s'arracha qu'à regret à l'écoute qui le passionnait. Mais il aimait Edwige. Et, non sans précautions, il descendit.

— Oh ! Fritz ! Fritz ! gémit la jeune fille aussitôt qu'il fut auprès d'elle, que se passait-il ?... Mon père est comme ivre-mort, endormi par quelque poison, car jamais il n'a bu plus qu'il ne faut !... Il y a du monde dans le château, et toi, toi...

Elle n'en put dire davantage. Les sanglots l'étouffaient.

— Viens ! dit Fritz. Et il l'entraîna dans l'ombre des arbres, puis, très rapidement, vers le pavillon qu'habitait le vieux gardien-concierge Hermann Stoller. Dans la cuisine, sur un fauteuil, Hermann dormait si lourdement que Fritz eut beau le secouer, il ne se réveilla pas. Il sut par Edwige que, vers

nous le possérons. Tu feras ce que je vais t'ordonner, n'est-ce pas, tu le feras ?

— Oui, Fritz, oui...

— Eh bien ! pas un mot à ton père, pas un mot à personne de la clef dans la serrure, du château éclairé, de mon escalade jusqu'au balcon. Pas un mot, entends-tu ?

— Couche-toi sur ce lit et attends que ton père ouvre les yeux. Quand il s'éveillera, tu ne feras pas l'effrayée. Tu te moqueras gentiment de son sommeil, si long et si lourd. Et place la lampe de telle manière que, du dehors, on ne puisse pas voir filtrer la lumière par les fentes des volets et de la porte.

— Tu agiras ainsi ? Tu m'obéiras ?

— Oui, Fritz, oui !

— Alors, ni ton père, ni toi, ni moi ne courrons aucun danger. Mais n'oublie pas qu'une seule parole imprudente pourrait nous perdre tous les trois.

Il l'attira sur sa poitrine et l'embrassa.

— Tu pars ? fit-elle à demi rassurée, mais les yeux encore pleins de larmes.

— Oui, il le faut. J'aurais voulu tout savoir, mais si je n'étais descendu quand tu m'as appelé, tu aurais pu me faire découvrir. Et maintenant, il est sans doute trop tard pour que j'en apprenne davantage. Ils doivent avoir fini. D'ailleurs, j'en sais assez pour empêcher... si Dieu le veut !...

— Empêcher quoi, Fritz ?

— Tais-toi ! pas une question ! pas un mot, jamais, à moi ni à personne. Bonne nuit, Edwige. Demain, si j'ai le temps, je viendrai te voir sans me cacher, comme pour dire bonjour à ton père. Et sinon demain, ce sera toujours après-demain... N'oublie pas !...

Il embrassa encore la jeune fille, ouvrit la porte avec précaution, sortit, regarda autour de lui et, d'un pas souple, il s'enfonça dans les ombres du parc.

Fritz eut vite fait de trouver un arbre dont les branches passaient par-dessus le mur d'enceinte. Il grimpa, marcha sur une branche, inspecta le chemin sombre ici, et plus loin argenté par la lune. Ne voyant personne, il se laissa glisser. Et s'écartant de la route, courant à travers champs, le long des haies, des bosquets, des fossés, sur la berge de l'Isar, il se dirigea vers Munich.

— Il faut avertir mon maître, se disait-il, et sauver le roi. Qui est-ce ce seigneur grand et fort, à la voix si rude, qui semble commander même au prince Luitpold et qui mène visiblement toute l'intrigue ?... N'importe ! Mais mon maître a bien raison, je le vois, de ne pas aimer le prince Luitpold et de traiter de chacals les seigneurs du gouvernement !...

Cependant, au château, le prince Luitpold et les conjurés avaient, en effet, fini de discuter et de décider les voies et moyens par lesquels devait s'opérer la substitution d'un nouveau roi à un roi encore vivant.

Par la petite porte du parc, l'inconnu le premier, tous sortirent sur le chemin longeant l'Isar. Sur la route de Munich, les uns remontèrent dans des voitures de maître, mais dont aucun écusson n'anoblissait les portières, les autres reprirent les humbles fiacres qui les avaient amenés ; un seul monta à cheval, et c'était le Dr von Gudden.

Il dépassa les fiacres, puis les coupés plus rapides, et le premier il arriva à Munich. Par des rues désertes à cette heure de la nuit, il se rendit à la gare. Dans la campagne, il avait attaché son cheval à un arbre. Ici, il le confia à un valet qui, devant la gare, l'attendait.

Puis, allant droit aux salles d'attente, où il pénétra grâce à un billet qu'il montra, il s'assit dans un coin de la salle des premières classes et, les bras croisés, les yeux clos, il sembla dormir.

Mais il ne dormait pas et il regardait entre ses cils.

Il attendait depuis un quart d'heure, lorsque la porte s'ouvrit et un homme entra. C'était le grand et large inconnu du conseil. Ensemble, ils passèrent sur le quai où, marchant lentement, ils causèrent à voix basse, leurs chapeaux rabattus sur le front et leurs collets relevés.

Et ensemble ils montèrent dans un train au moment où l'on fermait les portières.

Ce train était le rapide de Berlin.



6 heures du soir, deux hommes étaient venus, avaient sonné à la grille et demandé très poliment qu'on leur donnât à boire. Hospitalier, Hermann leur avait tiré de la bière et avait bu avec eux. Un quart d'heure après le départ des deux hommes, le vieux gardien s'était endormi brusquement. Après avoir préparé le dîner, Edwige, à 8 heures, avait voulu réveiller son père. En vain. Et peu à peu elle s'était assolée jusqu'à ne plus penser à son rendez-vous. Ce n'est qu'à 11 heures et demie que, comme elle pleurait, impuissante, à côté de son père endormi, elle avait songé à Fritz. Elle courut à la petite porte, la trouva fermée comme d'habitude, mais avec une clef dans la serrure du côté du parc. La présence de cette clef l'étonna et l'effraya. Un instinct l'avait dirigée vers le château — où elle vit une fenêtre éclairée et Fritz accroché au balcon !...

— Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il donc ? implora-t-elle après avoir terminé son récit.

Fritz était un gaillard aussi avisé qu'audacieux. Il prit les mains de sa fiancée, sur l'esprit de laquelle il savait avoir une grande influence, et il dit avec douceur :

— Edwige, ma chérie, ne t'effraie pas. Ton père subit l'effet de quelque narcotique versé dans sa chope par l'un des deux hommes. Il dort paisiblement. Il se réveillera sans mal.

Et sa voix se fit plus autoritaire pour ajouter :

— Quant à ce qui se passe, je le sais, mais je ne te le dirai pas. C'est un secret dont nous

VUE DE SAINT-QUENTIN QUE DOMINE LA SILHOUETTE DE LA BASILIQUE

12



Le village de Fayet, de l'emplacement duquel a été prise cette vue de Saint-Quentin, est au nord-ouest, à 2 kilomètres de l'entrée de la ville par le faubourg Saint-Jean. L'armée britannique avait relevé la nôtre dans ce secteur. La tranchée que l'on voit ici marquait la limite de notre avance vers Saint-Quentin. Cette position de Fayet occupe un plateau au-dessus de la vallée de la Somme, du chemin de fer du Nord et de la route de Saint-Quentin à Valenciennes. On reconnaît de là les dévastations que les Boches ont commises à Saint-Quentin. La zone embrassée par la photographie est un des points de départ de l'offensive allemande du 21 mars.

ECHOS



L'ENERGIE DES EXPLOSIFS

On évalue communément l'énergie des explosifs en en faisant exploser une quantité donnée, un gramme, dans un trou foré dans un bloc de plomb, et en comparant les élargissements produits. C'est là la méthode dite de Trauzl. Une autre consiste à mesurer la quantité de chaleur dégagée par la combustion : car une explosion n'est qu'une combustion ultra-rapide. Par cette dernière méthode, un Anglais, M. Howell, est arrivé à la classification suivante, d'après les calories libérées par l'explosion :

Gélatine explosive	1.640.000 calories.
Nitroglycérine	1.580.000 —
Gélatine dynamite 63 %	1.321.000 —
Balistite italienne	1.317.000 —
Balistite allemande	1.291.000 —
Dynamite 45 (ou 75 %)	1.290.000 —
Cordite anglaise	1.253.000 —
Nitrocellulose	1.061.000 —
Dynamite 30 %	1.030.000 —
Poudre B 12 française	833.000 —
Acide picrique	800.000 —

A ce propos on peut se demander si l'homme a su réaliser jusqu'ici les explosifs les plus puissants qu'il puisse imaginer. Il est certain que non. Par exemple, la nitroglycérine est loin de donner tout ce qu'elle pourrait fournir. La forme d'oxydation qui se présente dans l'explosion de la nitroglycérine ne fournit qu'environ 43 % de l'énergie de combustion qui serait mise en liberté par l'oxydation directe du carbone et de l'hydrogène qui la constituent. L'acide nitrique est donc un agent d'explosion comportant une grande perte d'énergie.

Pour obtenir le maximum de calories il faudrait pouvoir combiner directement le combustible — un hydrocarbure — avec le comburant, l'oxygène, et sans aucune perte. Cette condition est remplie avec l'oxylique, l'explosif à air liquide, ou plutôt à oxygène liquide. L'oxylique dégage plus de calories que la nitroglycérine. Mais on obtient mieux en employant l'oxygène condensé, ou l'ozone : avec de l'ozone et des hydrocarbures on fabrique l'ozone d'éthylène et le benzénetroizone, explosifs plus violents qu'aucun de ceux qui sont énumérés. La chaleur d'explosion est peut-être moindre que celle de l'oxylique, mais la vitesse de décomposition est plus grande et l'explosif est plus brisant. On peut avoir mieux encore, d'après un chimiste suisse, M. Stettbacher, avec l'acide chlorique. Un trichlorate de glycérine doit théoriquement donner à peu près le double de calories de ce que donne la nitroglycérine. Mais ce serait là le maximum, en pratique. En théorie, on aurait un explosif plus fort encore si l'on pouvait mélanger l'hydrogène liquide avec l'ozone liquide. Mais cela n'est pas possible pratiquement. Cela vaut peut-être mieux. Car ce mélange dégagerait une fois et demi autant de calories que le trichlorate de glycérine, donc trois fois autant que la nitroglycérine.

LA VITESSE DE LA LUMIÈRE

Aucun phénomène physique ne se produit instantanément : la propagation d'une onde lumineuse, comme celle de l'onde électrique, comme celle de l'onde sonore, prend toujours un certain temps. La lumière, elle, va très vite. Mais encore est-ce avec un délai appréciable et qui est rendu manifeste dans les expériences de laboratoire.

Dès 1849, le physicien français Fizeau donnait le chiffre de 315.000 kilomètres à la seconde. Les expériences d'un autre physicien de nos compatriotes, Cornu, firent voir, en 1874, que ce chiffre est trop fort ; d'après lui, la lumière ferait 300.000 kilomètres à la seconde. Plus récemment, par les expériences de Perrotin (1904), on est arrivé à peu

près au même chiffre, et on admet généralement, comme à peu près exact, le chiffre de 300.000 kilomètres à la seconde, dans le vide, par exemple dans le vide intraplanétaire.

Dans ces conditions, on sait assez exactement combien de temps la lumière du soleil met à arriver à la terre. Ce temps est d'environ 8 minutes un quart. C'est-à-dire que quand le soleil nous apparaît pour la première fois le matin, il n'est déjà plus où nous le voyons : il est plus élevé sur l'horizon d'à peu près la largeur de son disque. Et le soir, au coucher, nous continuons à le voir alors que depuis 8 minutes un quart il n'est déjà plus là où il semble que nous le voyons. Quand il disparaît totalement, il a déjà disparu depuis 8 minutes.

L'UTILISATION DE L'EUCALYPTUS

D'après M. Trabut, d'Alger, et qui connaît comme personne les ressources agricoles de l'Algérie, l'eucalyptus mériterait de prendre une place prépondérante comme bois de chauffage, surtout quand le charbon est rare. L'eucalyptus, qui pousse fort bien en Algérie, peut, en six ans, atteindre une hauteur de 10 ou 15 mètres et un diamètre de 20 centimètres. Les semis peuvent se faire serrés, et les coupes d'éclaircissement de six en six ans fourniraient en moyenne 300 tonnes de bois sec par hectare. Le bois est débité sans difficulté ; sec, il est très dur et a une valeur calorique qui est la moitié de celle d'un poids égal de briquettes de charbon. Les feuilles peuvent être agglomérées, comme les branches, en briquettes, brûlant bien et donnant une odeur agréable. En Algérie et Tunisie on emploie beaucoup le bois d'eucalyptus globuleux depuis que le charbon s'est fait rare ; les chemins de fer brûlent le bois d'eucalyptus dans leurs locomotives à la place de charbon.

ABEILLES SANS MORALITÉ

Il a été raconté, l'an dernier, dans les journaux américains, qu'un certain propriétaire, dans le New-Jersey, faisait d'excellentes affaires en miel, grâce à des abeilles dont il avait des ruches pleines, et qui, au lieu de fabriquer leur miel elles-mêmes aux dépens des fleurs, comme il convient à des abeilles respectables, allaient le voler aux ruches voisines. On assurait que l'apiculteur en question n'avait pas eu dans ses ruches une seule abeille honnête depuis bien des années. Et on ajoutait ce détail que le dit propriétaire,

pour se constituer une armée d'abeilles pillardes, avait eu recours à l'alcool. Il avait grisé des abeilles en leur offrant du miel alcoolisé et elles avaient aussitôt mal tourné et s'étaient « mises apaches », renonçant à leur existence, toute de travail et de probité, du passé, pour ne devenir que des voleuses sans pudeur.

Comme histoire, c'est amusant. Mais c'est parfaitement inexact. Les abeilles sont assurément des personnes fort industrielles et qui, comme les fourmis, méritent d'être citées en exemple à beaucoup d'animaux, et à l'homme aussi bien. Mais les abeilles qui s'alcooliseraient d'une façon ou d'une autre ne deviendraient pas pour cela des voleuses : elles seraient abruties, feraient des mouvements incoordonnés et rouleraient dans le ruisseau, tout simplement. Les abeilles incriminées n'étaient nullement alcooliques. Mais il leur est arrivé ce qui peut arriver à toute colonie à un certain moment de l'année quand les fleurs sont rares. Elles ont été piller les colonies voisines, tout comme l'homme le fait à l'occasion. Leur morale c'est que « besoin ne connaît pas de loi ». Mais l'alcool n'a rien à voir là dedans.

LA FOUDRE ET LES INCENDIES DE FORÊTS

Les forêts prennent feu de manières variées. Le plus souvent par la faute de l'homme : de gamins s'amusant à mettre le feu aux broussailles, d'hommes n'ayant pas éteint le foyer où ils ont cuit leur repas, de fumeurs enfin qui jettent leur cigarette dans les feuilles sèches. Parfois, de façon spontanée. Il y a des endroits où des huiles et matières minérales sortent du sol : s'il y a là des feuilles, des réactions chimiques peuvent se produire, aboutissant à l'ignition. En certains cas, le feu prend par l'expulsion de matières enflammées d'un volcan voisin. Enfin, il y a une troisième cause : la foudre.

Une statistique récente (pour 1911 à 1915) aux Etats-Unis montre l'importance de cette dernière cause. Les feux de forêts relevés durant cette période ont été dus aux chemins de fer (étincelles ou scories enflammées de la locomotive) dans 14,4 cas sur 100 ; à des campements, 15,6 % ; à des feux volontaires de broussailles pour défricher, 7,9 % ; à des forestiers, 1,8 % ; à la foudre, 29,5 % ; à des incendiaires, 8,7 % ; à divers, 15,2 %, et enfin à causes inconnues 16,8 %.

L'enquête montre qu'il n'y a pas d'essence attirant plus spécialement la foudre ; celle-ci tombe sur l'essence dominante et sur les arbres les plus élevés, isolés, sur terrains hauts et bien enracinés et, par surcroit, par temps humides (augmentant la conductibilité). Il y a certainement des zones où la foudre tombe plus souvent et où les incendies de forêts par la foudre sont plus fréquents. Mais on ne voit pas bien toujours par quoi ces zones sont rendues plus susceptibles, pourquoi la foudre y tombe plus souvent.

Le feu ainsi occasionné ne détermine pas toujours de grands incendies. Et souvent l'arbre frappé lui-même résiste. On en connaît, en Californie, qui ont été frappés huit fois par la foudre. La chute de la foudre, toutefois, détermine toujours quelques lésions, et on retrouve les traces de celles-ci quand, sur l'arbre abattu, on examine les anneaux formés annuellement. A ce propos signalons un fait curieux. La Californie possède un certain nombre d'arbres, des séquoias, qui sont parmi les géants et les vétérans du monde végétal. Or, en examinant la coupe de ceux-ci et en faisant le compte des couches annuelles, on arrive à la conclusion que certains ont environ deux mille ans, et par l'existence de lésions dans les couches annuelles on arrive à savoir que les arbres qui les présentent ont été quelque peu grillés en 1797, en 1580, en 1441, et jusqu'en 245 de l'ère chrétienne.

LA POMME DE TERRE

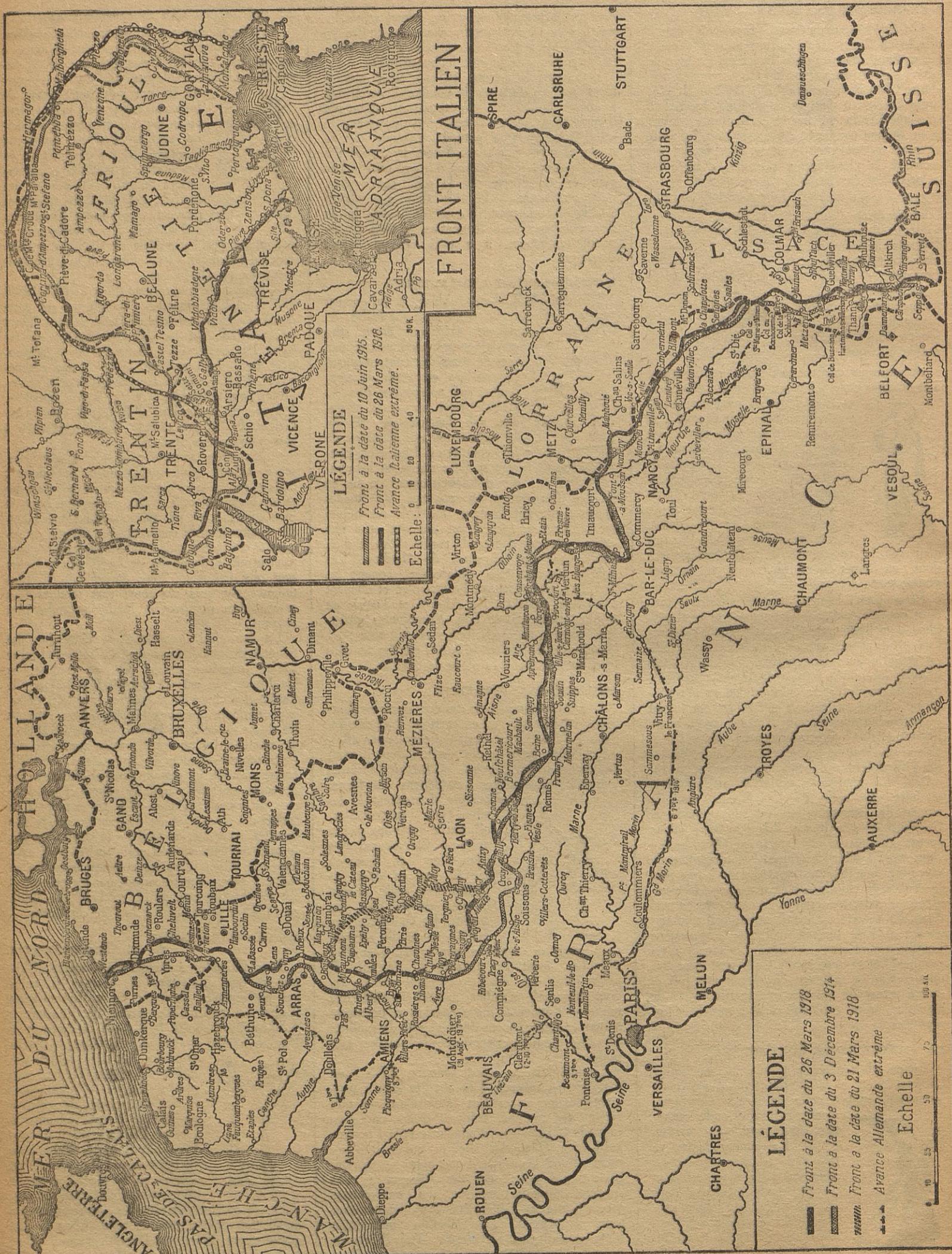
EN GRANDE-BRETAGNE

Lord Rhondda a déclaré aux fermiers d'Angleterre que s'ils pouvaient, pour 1918, cultiver en pommes de terre un million d'acres (l'acre est presque la moitié de l'hectare : 4.300 mètres carrés), la Grande-Bretagne et le Pays de Galles seraient assurés de ne pas mourir de faim. La terre ne fait pas défaut ; la main-d'œuvre non plus si chaque habitant entreprenait seulement de cultiver un dixième d'acre. Car alors la Grande-Bretagne aurait le double de la quantité de pommes de terre qui a été produite l'an dernier où la récolte a été la plus forte qui ait jamais été produite.

A ceci on fait observer que peut-être on aurait trop de pommes de terre. C'est là une grosse erreur. Parce que l'excédent serait utilisé à nourrir le porc et le bétail, le porc principalement. Le porc, en effet, est un animal d'un rendement exceptionnel et très rapide. Le paysan irlandais le désigne humoristiquement sous le nom du « Monsieur qui paye le loyer », le loyer de la terre.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA BRIGADE DES GARIBALDIENS MONTE EN LIGNE



Le roi d'Italie a autorisé la constitution d'une armée de Garibaldiens formée par les Italiens demeurant à l'étranger ; il a aussi permis à ces soldats de porter la chemise rouge. Voici la brigade des chasseurs alpins que commande le général Giuseppe Garibaldi dont nous donnons la photographie, passée en revue par le général Ruggieri de la Terchi.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE-ROUMANIE. — Les Allemands poursuivent leur avance dans la Russie du sud, où de nouvelles villes ont été occupées ; on commence à se rendre compte, à Moscou, qu'ils pourraient avoir pour but, malgré le traité qu'ils ont signé, d'occuper également la capitale afin de régenter complètement la Russie. En présence de cette éventualité, le gouvernement bolchevik annonce son intention de constituer une armée de cinq cent mille hommes pour tenir tête aux Allemands, seulement elle ne sera prête qu'à l'automne et d'ici là il n'existera probablement plus. En Ukraine, les volontaires des soviets se battent avec les Allemands. En Sibérie orientale, un officier cosaque, Semenoff, a organisé, croit-on, une troupe importante pour lutter contre le bolchevisme qui sévit principalement dans les centres très populaires : on lui prêtait, le 25 mars, l'intention d'occuper Karimskaya, d'où il dominera toute la Sibérie orientale. La situation n'a pas changé à Vladivostock où l'immense matériel de guerre qui y est entreposé est bien gardé par les cuirassés alliés. Un télégramme de Bucarest a annoncé, le 26 mars, la signature du traité de paix par lequel la Roumanie, contrainte et forcée, accepte les dures conditions des Empires centraux.

MACÉDOINE. — Les actions d'artillerie ont été vives dans quelques secteurs, notamment autour de Monastir le 19 mars et, le 21, dans la boucle de la Cerna, le 22 à l'embouchure de la Strouma. Des reconnaissances

sances bulgares avaient été repoussées dans la région d'Osin et dans la boucle de la Cerna. On parle beaucoup des opérations aériennes qui sont incessantes et donnent de bons résultats aux aviateurs alliés ; elles se produisent dans tous les secteurs.

En Grèce, les événements de ces derniers mois ont abouti à un revirement complet d'opinion en faveur des Alliés ; les troupes grecques ont retrouvé leur sympathie pour les deux nations auxquelles leur pays doit, en très grande partie, d'être ce qu'il est. Bien mieux, les troupes helléniques internées en Allemagne à la suite de la capitulation de Cavalla, manifestent des velléités d'indépendance qui inquiètent sérieusement les Boches : ceux-ci auraient même dû prendre des mesures coercitives contre ces protégés récalcitrants. Le général Danglis a été nommé par le roi généralissime d'armée grecque ; dans un ordre du jour adressé à cette occasion aux troupes, le général exprime sa conviction que « l'armée hellénique marchera de nouveau à la victoire avec les grands alliés qui combattent pour le droit, la liberté et l'humanité ».

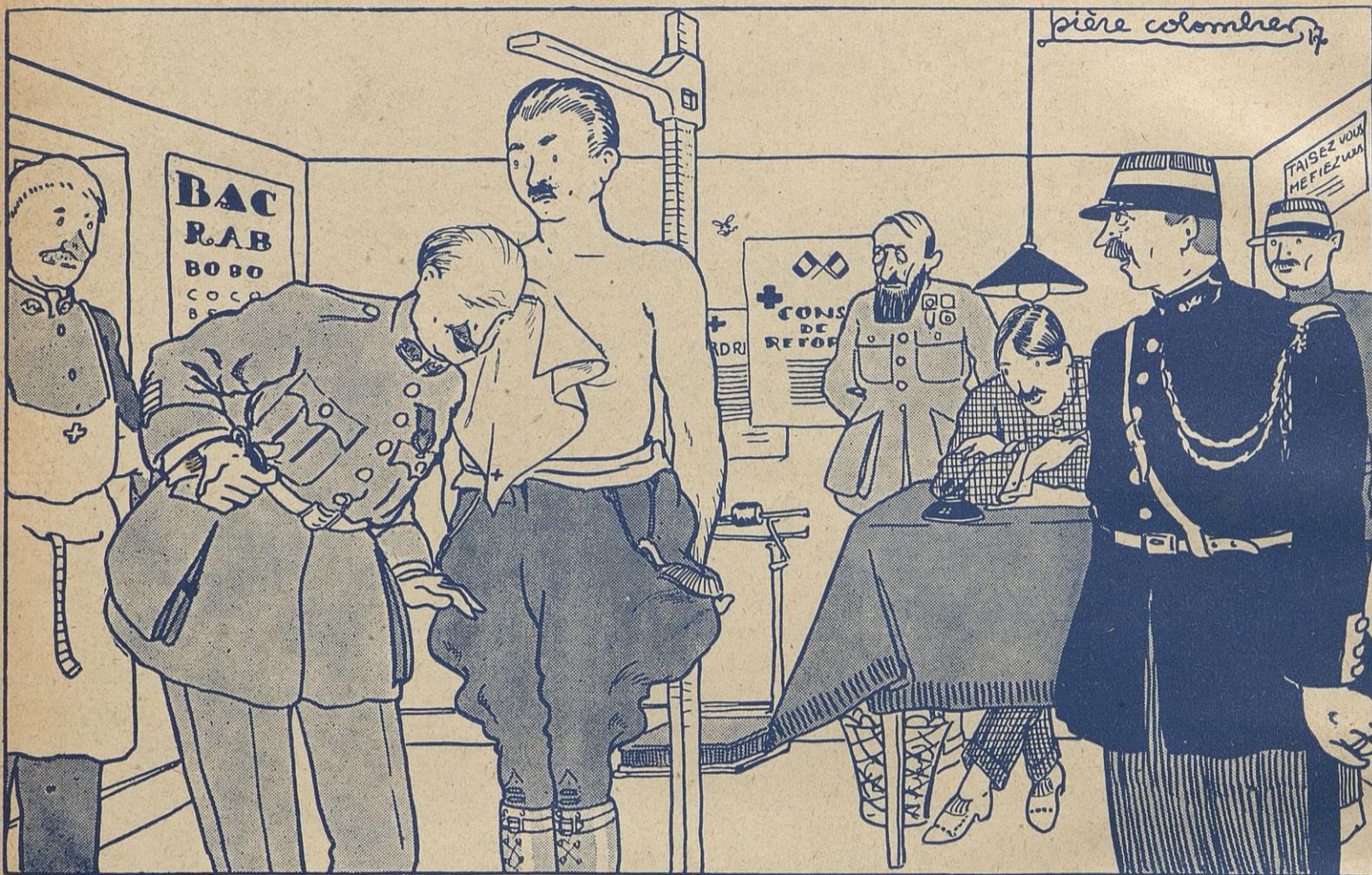
PALESTINE. — L'armée du général Allenby poursuit avec succès ses opérations. On annonçait, le 13, une légère progression à l'est de la route de Jérusalem à Naplouse. Les troupes indiennes, ayant attaqué sur un front de 11 milles, avaient réalisé une avance moyenne de 3 milles, qui englobait les villages de Lubban, Meigdel et El Mir. Dans la région de cette dernière localité, la lutte avait été particulièrement opiniâtre. Le 22 et le 23 mars des détachements britanniques jetèrent des ponts sur le Jourdain malgré la violence du courant, passèrent le fleuve et s'établirent sur la rive gauche ; puis ils poussèrent vers l'est.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

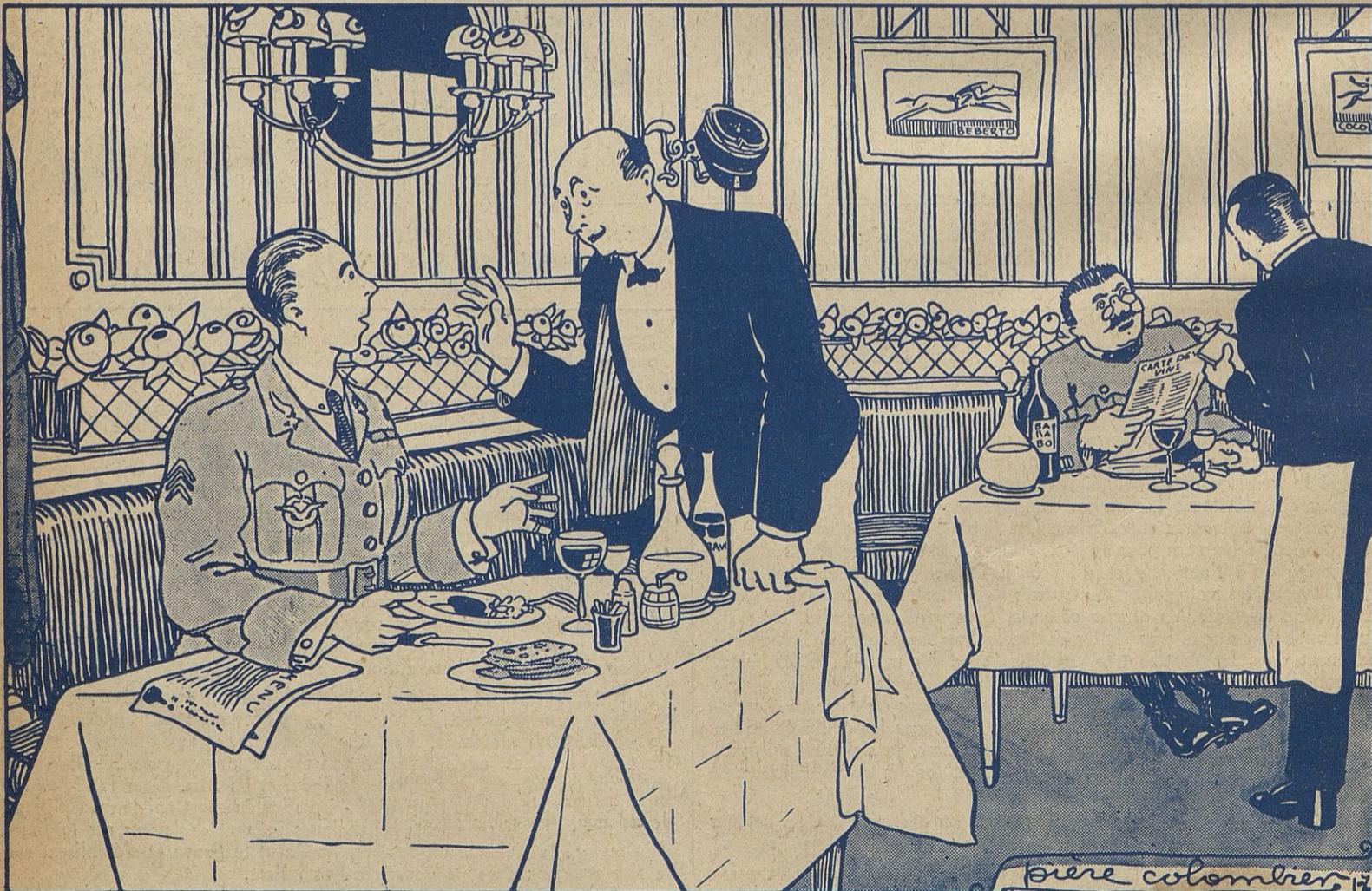
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 180 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 8-9 et intitulé : « Comment nos poilus attaquent à la grenade un repaire de boches. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



— J'entends comme un bruit de piston...



— Alors, garçon, c'est tout ça votre entrecôte ?

— Dame... mon lieutenant, je croyais que les aviateurs avaient un appétit d'oiseau !